

Joannès MARC (Promotion de 1905) (1886-1937)



Notre Association vient d'éprouver la tristesse de se séparer prématurément de l'un de ses meilleurs membres, notre camarade MARC, son ancien trésorier, titulaire de la plaquette d'honneur. Dix camarades de sa promotion, qui est considérée à juste titre comme une promotion-modèle, et représentant la totalité des présents à Lyon, se trouvèrent réunis à ses funérailles, le 19 juillet, pour exprimer à sa famille, d'un même cœur et d'une même amitié, les regrets fraternels causés par ce nouveau vide dans ses rangs. La sympathie pour la personnalité du défunt était attestée par une nombreuse assistance, parmi laquelle figurait un nombre imposant de sociétaires de toutes promotions, principalement de membres et anciens membres du Conseil. La vie du disparu fut, en effet, un exemple. Elle doit être retracée, moins pour les amis de sa génération, au courant de toutes ses qualités, mais surtout pour l'édification de nos jeunes sociétaires qui connaissent peu ou pas sa carrière.

Joannès MARC naquit à Lyon, en 1886, d'une famille estimée en notre ville. Ses aptitudes le poussant vers les études techniques, il vit s'ouvrir, en 1902, la porte de l'E.C.L. ; intelligence d'élite et travailleur acharné, il en sortit n° 3 en 1905. La mécanique et la métallurgie l'attiraient. Son caractère et sa volonté le poussaient à se tailler dans cette partie une place indépendante, but louable qu'il avait assigné à ses efforts. Il appartenait à l'époque où les sages principes enseignaient de faire un sérieux apprentissage pratique du métier choisi et de s'y maintenir. Il s'en alla donc vers le département de la Loire, berceau de

l'industrie des métaux. Il entra, à L'Horme, au bureau d'études des Etablissements de l'Horme et de la Buire, où il revint en 1909, à l'expiration de son service militaire effectué au 75° d'Infanterie, à Romans, puis à Cap.

Désireux de se perfectionner dans sa partie de prédilection, on le vit successivement chef de service à la Manufacture française d'Armes et de Cycles de Saint-Étienne, puis ingénieur d'entretien à la Société chimique des Usines du Rhône, à Saint-Fons.

Ces stages lui avaient fait rechercher comme spécialisation : la machine-outil et l'outillage, qu'il possédait admirablement ; on le retrouve, à partir de 1912, comme ingénieur dans les plus importantes maisons de la place : L. Chapuis, puis A. Blachon. C'est l'époque où notre Association l'accueille comme conseiller avisé et écouté.

Août 1914 ! La tempête s'abat sur notre pays. Joannès MARC est officier de réserve d'infanterie. Il part à un poste d'honneur : lieutenant porte-drapeau au 357° d'Infanterie ; puis c'est la tranchée interminable : 1915, 1916, toujours en ligne, en qualité de lieutenant-téléphoniste à la 151° brigade. C'est la Croix de guerre à l'ordre de la brigade avec la citation suivante :

Chargé du service téléphonique de la brigade pendant le combat du 6 octobre 1915, la période préparatoire et les journées des 7, 8 et 9 octobre s'est dépensé avec un inlassable dévouement pour surveiller lui-même la pose et l'entretien extrêmement difficiles des communications téléphoniques par un bombardement intense et ininterrompu.

Mais, pendant la guerre, les citations élogieuses, toutes plus belles les unes que les autres, abondent et distinguent tant de vaillants, que le texte officiel apparaît bien incomplet pour définir les sentiments de Joannès MARC sur le front.

Il est permis, maintenant, de faire connaître quelques passages de ses lettres de guerre, conservées précieusement comme souvenir d'une époque héroïque et où se révèle une grande force de caractère, une belle mentalité d'officier français. Celles de 1915 sont les plus émouvantes.

Il écrit, en août 1915 :

Puissions-nous revoir les jeunes et les retrouver vraiment bons, ce sera la récompense de tous ceux qui seront tombés pour la Patrie.

Vers la même date, à propos des sacrifices douloureux imposés par la guerre, il s'exprime ainsi :

Les sacrifices sont grands certainement, et ils le seront probablement encore, mais ce qu'il faut à tout prix c'est la liquidation complète de la question et que les petits enfants de France n'aient pas à faire comme nous et qu'ils puissent vivre dans la paix et reconstruire sur les ruines.

Dans cette autre lettre, écrite en octobre 1915, il évoque l'atrocité de la bataille et, oubliant les dangers courus par lui-même, il s'apitoie sur le sort de ses camarades combattants :

Trois jours durant et trois nuits ce fut un marmitage de tous calibres, épouvantable et assez impressionnant. Ah ! mes pauvres lignes téléphoniques elles ne faisaient que feu de paille et il ne faisait pas bon traverser les terrains découverts, et, sans exagération, en voyant aussi froidement les choses que me le permettent 14 mois de guerre en première ligne, je dirai que « c'était impressionnant ». Actuellement encore c'est loin d'être tranquille mais une marmite toutes les 40 secondes c'est moins pénible qu'un roulement d'une douzaine de ces engins par dizaine de secondes, pièces de tous calibres percutantes, explosives ou asphyxiantes, fusantes. Pauvres fantassins qui bivouaqués dans des trous sans sécurité recevaient froidement tout cela et qui parfois du même coup étaient tués et ensevelis dans ces terres mouvantes. L'attaque eut lieu et, c'est l'habitude, le sacrifice fut dur, très dur même pour mes camarades officiers — pauvres jeunes gens qui avaient tant lutté dans la vie et qui sans beaucoup de gloire virent une splendide ardeur arrêtée par les brutales mitrailleuses — enfin, la semence de ce sang si pur versé pour la Patrie lèvera et au jour choisi par Dieu permettra la libération de notre France chérie.

Il ne s'agit cependant là que de lettres familières, sans prétentions; leur accent dénote une élévation d'esprit remarquable et naturelle. Mais la guerre évolue — c'est la phase industrielle. Il faut des cadres pour accélérer la fabrication des engins de mort. Les usines sont en voie d'achèvement ; leurs directeurs cherchent à récupérer le personnel qualifié. Parmi elles, la Société chimique des Usines du Rhône apporte une contribution exceptionnelle aux besoins

des armées, Elle crée au Péage-de-Roussillon une usine formidable — il faut riposter à la guerre des gaz, il faut des hommes, des chefs, pour la mettre en œuvre.

Joannès MARC a appartenu quelque temps à cette importante Société, il y a — comme partout — laissé une excellente impression, ses chefs de service ont apprécié sa valeur. Il figure sur la liste des unités dont le Ministère demande le rappel !

Une lutte intérieure, dont des extraits épistolaires, analogues à ceux cités, montreraient l'intensité, s'engage en lui-même. Doit-il accepter de revenir à l'arrière ? Mais il prend conseil, juge, la raison domine; en bon soldat il doit obéir, quel que soit le poste de combat.

Le Péage-de-Roussillon en était un autre, différent, mais utile et dangereux. Il faut produire les éléments indispensables au Service des Poudres; puis, bientôt, par nécessité, le gaz ypérite. Nuit et jour, sans relâche, Joannès MARC assure un service technique important, avec la même ardeur et le même dévouement que toujours.

C'est enfin la victoire, qu'il avait tant désirée. Il est libre. Il a 33 ans et son avenir à poursuivre. Il revient à l'excellente maison Blachon, d'où l'avait arraché la mobilisation. De directeur technique, il est bientôt associé, et sa vie industrielle se continue en ce lieu, successivement sous les raisons sociales : Blachon et Marc, Marc et Bret, enfin J. Marc. Entre temps, sa compétence le fait désigner comme expert au Tribunal de Commerce de Lyon.

Actif et dévoué, l'Association avait tenu également à le conserver longtemps. Notre groupement avait souffert, ses services principaux avaient pu être maintenus, mais il y avait beaucoup à réorganiser. L'afflux des jeunes promotions, retour des armées, exigeait des pilotes expérimentés. Notre Assemblée générale de 1919 le maintint par dérogation en fonction pour cette tâche, et ses collègues du Conseil lui confièrent notre Trésorerie. Il s'en acquitte si consciencieusement que, rapidement, notre caisse est remise à hauteur de ses nouveaux besoins.

Telle fut la vie exemplaire de notre Camarade à l'Ecole, sur le Front, dans l'Industrie, à notre Association. On discerne alors les vertus familiales qui honorent le foyer de ses Parents, puis celui qu'il fonda — ardent désir caressé

depuis les Vosges et la Champagne ! — en s'alliant à une famille hautement appréciée de notre cité. Plusieurs enfants ensoleillèrent ce gentil ménage.

Cet intérieur charmant et tranquille, où il trouvait le repos de son labeur quotidien, adoucit les épreuves qui allaient s'appesantir sur lui. L'usure du front, les fatigues de l'usine de guerre, avaient déjà marqué certaines traces dans son excellente santé d'antan. Travailleur infatigable et acharné, la crise économique et les conséquences commerciales qui en découlèrent lui causèrent un surcroît de soucis qui affaiblirent sa résistance physique.

1926, surtout, avait imprimé sur lui les traces d'une année terrible. En moins d'un trimestre, ses parents et amis se retrouvaient navrés, au même lieu, près des tombes familiales, lors de la perte, coup sur coup, de son père, de son beau-père et d'une mignonne fillette : Odette. La maladie des siens et les deuils cruels s'appesantissaient sans répit en quelques semaines seulement.

Malgré le moral résigné et courageux, il est des tristesses accumulées, pour lesquelles le physique peut difficilement réagir. Cette limite était atteinte. Négligeant les conseils de quitter momentanément les affaires, Joannès MARC était de la trempe de ceux qui restent sur la brèche et luttent jusqu'au bout. L'arrêt de son activité aurait certainement hâté sa fin. C'est ce qu'une noble et admirable épouse avait compris et accepté chrétiennement, le secondant inlassablement jusqu'au dernier moment, au sacrifice même d'intérêts matériels. Nous nous inclinons profondément.

Nous exprimons à Madame Joseph MARC, sa mère, nos plus respectueux sentiments de douleur pour la perte du fils qui avait trouvé à son foyer accueillant de si précieux enseignements d'ordre et de travail.

Nous renouvelons à Madame Joannès Marc l'expression des condoléances émues de notre Association. Que les enfants de notre Camarade : Yvonne, Jean, Georges et Robert, par la parure de leurs seize à dix printemps, la consolent d'un chagrin que seul le temps pourra atténuer ! Que les sympathies rencontrées dans sa douleur la réconfortent; la nôtre compte parmi les plus cordiales et les plus sincères.